

## Obèse bénin, obèse malin

*Claude Fischler*

---

*Notre époque regarde l' embonpoint de travers. Et pourtant, certains gros continuent de passer pour des « bons gros ». Parcours dans l' imaginaire social de l' embonpoint et de l' obésité.*

Jacques Chirac a déclaré un jour que, dans sa carrière politique, son physique « sec » avait constitué pour lui un handicap. Les électeurs, selon lui, préfèrent les hommes politiques « ronds<sup>1</sup> ». Cette affirmation est en partie corroborée par les données de plusieurs enquêtes, dans plusieurs pays, qui indiquent que les personnes au physique un peu arrondi sont en règle générale perçues comme étant d' un commerce plus aimable, plus ouvertes à la communication et à l' empathie que les maigres. Elle semble aussi confirmée par la popularité de certain pape gras, bien supérieure à celle du pape maigre qui l' avait précédé. Les gros semblent donc jouir d' un préjugé favorable auprès d' une importante partie de la population...

Et pourtant on s' accorde généralement à dire que l' une des caractéristiques de notre époque, c' est sa lipophobie, son obsession de la minceur, son rejet quasi maniaque de l' obésité : « La société, disait le nutritionniste Jean Trémolières, crée des obèses et ne les tolère pas. » Aux États-Unis, un groupe de défense des gros s' est constitué depuis quelques années. Sa présidente a déclaré devant

---

1. *Le Monde*, 20 novembre 1984.

la presse que, dans son pays, « il est plus dur d'être gros que d'être noir ». Les discriminations sont réelles, selon toute apparence, et pas seulement aux Etats-Unis : en 1984, un électricien de Rennes, en France, a été licencié parce que son poids (123 kilos) le rendait, d'après son employeur, « inapte au travail<sup>2</sup> ». Le cas n'est, semble-t-il, pas exceptionnel.

Plusieurs recherches américaines, menées dès les années 60, ont porté sur la manière dont des enfants obèses étaient spontanément perçus par leurs pairs ou par des adultes. Dans l'une d'entre elles, par exemple, on montrait à des garçons de 6 à 10 ans des silhouettes d'enfants minces ou obèses. Les secondes attiraient uniformément des appréciations très négatives (« tricheur », « paresseux », « sale », « méchant », « laid », « bête », etc.). Les silhouettes minces, elles, étaient uniformément jugées positivement<sup>3</sup>. Dans la plupart des pays développés, une forte proportion de la population se rêve mince, se vit grasse et souffre apparemment de la contradiction. En France, en 1979, un sondage indiquait que 24 % des hommes et 40 % des femmes s'estimaient plutôt gros<sup>4</sup>. A tout instant, entre un quart et un cinquième de la population, d'après les diverses enquêtes réalisées, est au régime. En Italie, en 1976, 33 % des hommes voulaient maigrir contre 47 % des femmes ; ils sont aujourd'hui respectivement 42 et 47 %<sup>5</sup>.

Comment expliquer cette contradiction entre la sympathie apparemment évoquée souvent par les gros et le refus quasi phobique qui semble se manifester par ailleurs, aujourd'hui particulièrement, de la graisse ? Qu'est-ce qui est vrai ? Aimons-nous les gros, ou les haïssons-nous ? Sommes-nous lipophiles ou lipophobes ? Ni l'un ni l'autre et les deux à la fois : en fait, *nous les soupçonnons*. La source principale du paradoxe, c'est que l'image du gros est profondément ambivalente. Les hommes gros<sup>6</sup> ne sont pas perçus de manière univoque. Le propos de cet article est de montrer que cette ambivalence est en fait probablement de tous les temps, peut-être

---

2. *Le Monde*, 4 octobre 1984.

3. J.R. Staffieri, « A Study of Social Stereotype of Body Image in Children », *Journal of Personality and Social Psychology*, 1967, 7, 1, p. 101-104.

4. *L'Express*, 30 juin 1979.

5. *La Repubblica*, 12 décembre 1986.

6. Il ne sera question ici que de la corpulence masculine. La plupart des discussions actuelles sur la minceur portent indistinctement sur le masculin et le féminin. Or tout indique qu'il s'agit là de deux univers fort différents.

universelle, et cela pour au moins une raison fondamentale : à travers notre corps, et en particulier notre corpulence, passent des significations sociales très profondes. L'une des plus importantes est la suivante : la corpulence traduit aux yeux de tous la part de nourriture que nous nous attribuons, c'est-à-dire, symboliquement, la part que nous prenons, légitimement ou non, dans le partage de la richesse sociale. Notre corps est un signe immédiatement interprétable par tous de notre adhésion au lien social, de notre loyauté aux règles du partage et de la réciprocité. Un soupçon pèse donc sur les gros. Mais ils ont une possibilité de se racheter de ce soupçon, s'ils ne peuvent maigrir : il leur faut procéder à une sorte de restitution symbolique en acceptant de jouer les rôles sociaux qu'on attend d'eux.

### *L'ambivalence du gros*

---

Dans le cadre d'une recherche menée il y a quelques années, j'ai interviewé une vingtaine de répondants en France sur leur perception de l'embonpoint masculin. L'analyse des entretiens montrait bien l'existence d'une double image des gros. D'un côté, ils étaient le plus fréquemment décrits comme des « bons vivants ». On leur attribuait de la gaieté, de la bonne humeur, le goût de la bonne chère et de la convivialité. Mais derrière cette sympathie, on sentait aisément percer une image négative du gros corps. La jovialité des gros était souvent soupçonnée de n'être qu'une façade derrière laquelle se dissimulaient une souffrance ou de la tristesse.

En fait, les portraits qui émergeaient des réponses confirment l'existence d'un double stéréotype du gros. Le premier est celui d'un homme rondouillard, extraverti, doué pour les relations sociales, jouant volontiers les boute-en-train, racontant des histoires à la fin des banquets, souffrant probablement de sa corpulence dans son for intérieur, mais n'en laissant rien voir. Le second est bien différent. C'est un malade ou un dépressif, un égoïste effréné ou un irresponsable sans contrôle sur lui-même. Le premier est un gros sympathique. Le second, un obèse qui ne suscite que la réprobation, sinon le dégoût. Dans l'univers des mythologies ou de la fiction, cette double identité de l'obèse est encore plus clairement visible. D'un côté, on trouve en effet la série des bons gros bouffons

à la Falstaff, de l' autre les obèses parasites ou exploiters, cette lignée de tyrans boulimiques ou poussifs qui aboutit à Ubu roi.

S' il existe bien deux stéréotypes de l' obésité, l' une bénigne, l' autre maligne, la question se pose de savoir ce qui permet de les « reconnaître » dans la réalité. Qu' est-ce qui fait qu' une personne corpulente « bascule » vers un stéréotype plutôt que vers l' autre ? S' agit-il d' un facteur objectif, d' un caractère physique du corps du gros ? Est-ce affaire de comportement ? Ou bien s' agit-il d' un élément subjectif, de quelque chose qui n' existe que dans le regard des observateurs ? Comment reconnaît-on un « bon gros » et qu' est-ce qui le différencie d' un « mauvais gros » ? La première hypothèse qui vient à l' esprit, bien entendu, c' est celle du poids. Le « mauvais gros », l' obèse « malin », ne serait-il pas tout simplement plus gros que le « bon gros » ? L' un des interviewés, dans l' enquête mentionnée plus haut, estimait que la limite inférieure de l' obésité se situait à 100 kilos... En cela, il rejoignait une tradition bien établie, qui assigne aux chiffres « ronds » des vertus magiques. Comme l' an 2000, même proche, continue d' incarner le futur et l' hypermodernité, le chiffre rond des 100 kilos signifie la rotondité absolue.

Mais il est clair que nous n' avons pas besoin de demander leur poids aux gens que nous côtoyons dans la vie quotidienne pour décider s' ils sont obèses ou non, s' ils nous sont sympathiques ou non. Même si l' on entend par « poids » la masse globale, l' ampleur de la silhouette, le critère reste à l' évidence insuffisant. Il y a des gros qui sont jugés positivement et qui dépassent pourtant très largement les 100 kilos, comme le montre l' exemple du chanteur Carlos, idole des enfants et d' un bon nombre d' adultes. Certains traits morphologiques spécifiques peuvent jouer un rôle décisif : ventre, double menton, texture de la peau, caractère « mou » ou « ferme » du tissu adipeux, etc. (tous ces éléments sont ceux que citent les interviewés). Mais, là encore, ce critère ne semble pas rendre compte de toutes les situations réelles.

En fait, le classement d' un obèse dans la catégorie positive ou négative résulte sans doute non pas d' un trait particulier mais de *la relation entre les traits physiques et l' image sociale* de la personne, par exemple sa profession : dans l' exercice de certaines fonctions, l' état d' obèse deviendrait plus ou moins incongru. J' ai testé cette hypothèse en demandant aux interviewés de m' indiquer cer-

taines professions qui leur paraissaient plus appropriées pour des gros : parmi les métiers cités, on trouvait les chefs cuisiniers, les politiciens, les *public relations*, etc. Bien plus : lorsque la profession ou la fonction du sujet gros impliquaient qu'il exerçât un travail de force, certains interviewés ne le voyaient plus *obèse* mais *fort*. Devant une photo de l'haltérophile soviétique Vassili Alexeïev, homme d'une adiposité pourtant tout à fait considérable, un répondant m'a dit : « Bien sûr, il a du ventre, mais c'est surtout du muscle, pas de la graisse. »

Ainsi, ce que nous *savons* du gros (son métier, son image sociale, par exemple) peut influencer ce que nous *voyons* de son obésité elle-même. On peut se demander, dès lors, si l'image sociale n'infléchit pas aussi le jugement esthétique que nous portons sur l'apparence, le jugement moral ou affectif que nous portons sur la personnalité ; en un mot, si elle ne permet pas de prédire le caractère bénin ou malin du personnage de l'obèse. Cette analyse peut être effectuée sur des personnages réels, contemporains, mais rien n'empêche de l'appliquer à des personnages mythiques ou fictionnels. Il faut donc, semble-t-il, pour qu'un obèse soit accepté, classé comme « bon gros », qu'il existe une certaine adéquation entre son image sociale et sa corpulence. Mais quelle adéquation ? En fonction de quels critères, de quelle symbolique souterraine ?

### *Innocence ou culpabilité*

---

La grande question qui est sans cesse discutée dans les débats sur l'obésité, scientifiques ou non, revient en fin de compte à une interrogation : les gros sont-ils des coupables ou des victimes ? Sont-ils victimes de leurs « glandes », de leur hérédité, ou coupables de gloutonnerie ? L'enquête montre que, dans la majorité des cas, ils sont perçus comme étant les seuls vrais responsables de leur état. En d'autres termes, ils sont gros, pense-t-on, parce qu'ils mangent trop, incapables qu'ils sont de se contrôler. De manière implicite, c'est donc fréquemment un jugement moral que l'on porte sur eux. Comme le psychiatre-psychanalyste Bernard Brusset l'a justement noté<sup>7</sup>, les gros sont considérés comme des transgresseurs : ils sem-

---

7. Bernard Brusset, *L'Assiette et le Miroir*, Toulouse, Privat, 1977.

blent constamment violer les règles qui gouvernent le manger, le plaisir, le travail et l'effort, la volonté et le contrôle de soi. En d'autres termes, l'obèse (son corps le trahit) passe pour quelqu'un qui mange plus que les autres, plus que la normale, en un mot : *plus que sa part*.

Ainsi l'obésité renvoie à la glotonnerie, et cette dernière est perçue très profondément comme une violation des règles du partage de la nourriture. Or le partage de la nourriture, dans la plupart des sociétés, symbolise l'essence même du lien social. De sorte que le gloton (l'obèse par voie de conséquence) est implicitement sous l'accusation de menacer les fondements mêmes de l'organisation sociale, ce qui le renvoie à l'animalité. Rien d'étonnant, donc, que l'on attende de lui une contrepartie à ce trop-perçu. La clé est dans une forme de réciprocité : il faut jouer le jeu du *potlatch* social<sup>8</sup>. Il faut restituer à la collectivité sous une forme quelconque cet excès de nourriture devenu excès de poids, et du même coup compenser l'absence de participation. C'est en fonction de cet échange symbolique que l'obèse sera classé comme bénin, malin ou ambigu.

### *Intégrer le déviant*

---

Quels peuvent être les termes de l'échange ? Que peut restituer l'obèse à la collectivité ? D'abord, comme nous l'avons vu, de la force. Le travailleur de force, même d'un poids considérable, n'est pas obèse, ou pas considéré comme tel. Qu'il porte de lourdes charges, qu'il déplace des meubles, des pianos ou des containers, et le gros voit sa graisse se métamorphoser mythologiquement en muscle, sa voracité se transformer en bon appétit et son appétit se justifier par la nécessité de reproduire la force de travail.

Dans certaines sociétés, certains individus sont en quelque sorte institutionnellement engraisés pour remplir une fonction hautement valorisée. Je ne pense pas ici à l'engraissement quasi expérimental des femmes dans certains groupes traditionnels, comme les Toua-

---

8. Le *potlatch* est un rituel d'échange des Indiens kwakiutl de la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord dans lequel le don crée une obligation réciproque chez celui qui le reçoit. Le rituel comporte une dose d'agressivité, dans la mesure où chacun peut s'efforcer de surenchérir dans la « générosité », obligeant ainsi davantage le partenaire-adversaire.

reg (encore une fois, il ne s'agit ici que de l'embonpoint masculin) mais aux lutteurs de sumo japonais, dont la formidable corpulence résulte d'un engraissement méthodique et initiatique au sein d'une communauté où règne une règle de vie quasi ascétique. Il existe quelques versions occidentales sécularisées avec les sportifs « lourds », (haltérophiles, lanceurs de poids, catcheurs, boxeurs poids lourds, etc.). Eux aussi, par la grâce de leur fonction médiatique (et, semble-t-il, avec l'aide des stéroïdes anabolisants), échappent au statut d'obèses pour accéder à celui de « géants professionnels ».

À défaut de force, le gros peut restituer son dû à la société sous forme de spectacle et de dérision (exercée le plus souvent à son propre détriment). Les lutteurs théâtraux du catch français ou du *wrestling* américain occupent un statut intermédiaire entre les « géants professionnels » et les histrions clownesques. Car la deuxième solution qui s'ouvre à l'obèse, c'est celle de mettre en scène son embonpoint dans le registre comique et/ou spectaculaire. Un grand nombre d'acteurs comiques ont capitalisé sur leur corpulence pour construire un personnage invariable et quasi mythique (pour ne citer que des Américains, songeons à W.C. Fields, Oliver Hardy, Zéro Mostel, Red Skelton, etc.). D'autres ont utilisé leur obésité dans des rôles de composition, qui les ont fait osciller entre les deux pôles, malin et bénin, au gré des créations : Wallace Beery, Orson Welles, Raimu, le Marlon Brandon de la période récente, etc. Notons que les comiques purs eux-mêmes restent ambivalents : ils s'appuient souvent sur un soupçon de sadisme, comme le gros Hardy qui tyrannise le petit Laurel et l'irascible W.C. Fields. Mais leur méchanceté, la part maligne en eux, est annulée par les mésaventures qu'elle leur attire : Hardy est toujours puni par où il a péché. C'est lui qui reçoit les seaux d'eau ou les briques sur la tête, les tartes à la crème au visage et les coups de pied au postérieur.

Dans la vie quotidienne, le gros doit transiger avec le groupe dans lequel il s'insère sous peine d'être rejeté. Le sociologue américain Erving Goffmann a illustré cet aspect avec une acuité remarquable en décrivant le « bon gros » sous les traits du *in-group deviant* (approximativement, le « déviant intégré ») : « Il est très fréquent qu'un groupe ou une communauté étroitement unie offre l'exemple d'un membre qui dévie, par ses actes ou par ses attri-

buts ou par les deux en même temps, et qui, en conséquence, en vient à jouer un rôle particulier, à la fois symbole du groupe et tenant de certaines fonctions bouffonnes, alors même qu' on lui dénie le respect dû aux membres à part entière. De façon caractéristique, un tel individu cesse de jouer le jeu des distances sociales : il aborde et se laisse aborder à volonté. Il représente souvent un foyer d' attention qui soude les autres en un cercle de participants dont il est le centre, mais dont il ne partage pas tout le statut<sup>9</sup>. » Au même titre que le rigolo du bataillon, l' idiot du village ou l' ivrogne du quartier, le « petit gros » du pensionnat (*fat fraternity boy*) est au centre du groupe, à la fois comme bouffon, mascotte, confident et souffre-douleur, mais il ne pourra jamais vraiment en devenir un membre comme les autres. C' est le prix qu' il doit payer pour ne pas être totalement rejeté.

### *L' obèse maudit*

---

À l' opposé des diverses représentations du « bon gros », on trouve des stéréotypes mettant en scène l' obèse qui refuse la transaction symbolique, qui s' écarte délibérément des règles du jeu social. Les avatars de l' obèse malin peuvent parcourir toutes les nuances de la mythologie négative, du grotesque à la férocité en passant par la perversité. Le comble, bien entendu, est atteint quand le gros ne se borne plus à l' accumulation et à la rétention de biens matériels (comme dans les stéréotypes gras du profiteur de marché noir, du trafiquant et de l' accapareur), mais s' attaque à la chair et au sang d' autrui, devient dévorateur, vampire ou carnassier. On trouve souvent cette thématique dans les stéréotypes révolutionnaires du capitaliste féroce, d' une voracité qui peut l' entraîner jusqu' au cannibalisme, au moins métaphoriquement : la chair et le sang des exploités (*fig page suivante*). Il se rapproche ainsi du personnage de l' ogre, un mythe qui peut lui aussi servir de métaphore sociale, comme dans le cas du seigneur sanguinaire Gilles de Rais, personnage réel mais légendaire, qui « consommait » les enfants de la paysannerie locale. Dans de très nombreuses mythologies du monde,

---

9. Goffmann, Erving (1968), *Stigma - Notes on the Management of Spoiled Identity*, Harmondsworth, Penguin Books.



© EXPLORER J.-L. CHARMET



© EXPLORER J.-L. CHARMET

*Haut* : « Mon cher monsieur, vous me semblez ce matin l' image même de la santé. Je doute qu' à ma prochaine visite je vous trouve entièrement guéri de tous vos maux terrestres. » Caricature fin XVIII<sup>e</sup> siècle de Rowlandson, Paris, Bibl. nat.

*Bas* : *Le Capital*, affiche russe de V. N. Déni, 1919, Paris, Institut d' études slaves.

on trouve des gloutons effrénés, comme le gros chat de ce conte africain : pendant que sa maîtresse est absente, il mange la bouillie, le bol et la louche. La maîtresse revient et lui dit : « Mon Dieu, que tu es gras ! » Le chat : « J' ai mangé la bouillie, le bol et la louche, et maintenant c' est toi que je vais manger. » Il la dévore, quitte la maison, croise d' autres animaux qu' il dévore aussi, avant de mourir finalement d' indigestion...

### *L'obèse maudit*

---

Dans cette mythologie de l' obésité maléfique, métaphore des rapports de forces, du pouvoir effréné, de la dissolution du lien social, il est frappant de constater que l' on trouve implicitement une même conception fondamentale, apparemment très archaïque et peut-être universelle, du lien social, fondée sur le partage de la nourriture, et donc de la richesse. Sociétés traditionnelles ou pays développés, nous portons apparemment tous en nous cette représentation immémoriale : la nourriture, donc la richesse, n' existe qu' en quantité finie. Elles ne sont pas créées, mais partagées. La conséquence est claire : quiconque consomme plus que sa part prive autrui d' autant. C' est de ce type de représentation que dérive ce que l' on peut appeler le stéréotype des vases communicants. On en trouve une infinité d' illustrations à travers le temps, à toutes les époques : il met en scène deux personnages, dont l' un est toujours gros et gras, l' autre toujours famélique et osseux. Riche et pauvre, médecin et malade, exploiteur et exploité : la simple juxtaposition des deux personnages suffit à signifier que l' un se nourrit en fait de la substance même de l' autre, le vampirise (*fig ci-contre*).

La distribution sociale de la graisse, dans les pays développés, a changé du tout au tout. Jadis, dans ces pays (aujourd' hui encore dans le tiers-monde), le *popolo grasso* occupait les strates supérieures, et le *popolo magro* les couches les plus basses de la hiérarchie sociale. Aujourd' hui, ce sont les pauvres qui sont gros et les riches qui sont minces : dès 1962, une étude menée sur un échantillon d' habitants de New York avait montré que l' obésité sévère était sept fois plus fréquente dans un groupe de femmes de niveau socio-économique inférieur que dans un groupe de niveau

supérieur<sup>10</sup>. Dans le contexte occidental moderne, la métaphore des vases communicants ne fonctionne plus. Mais elle s' est transposée au plan planétaire : elle sert maintenant constamment à représenter le rapport d' exploitation entre le Nord et le Sud, le monde riche et le monde pauvre. Elle met invariablement en scène un obèse occidental et un affamé du tiers-monde.

### *Mesure de la démesure*

---

L' accord semble presque unanime aujourd' hui sur la proposition suivante : il y a un siècle, dans les pays occidentaux développés, on aimait les gros ; aujourd' hui, dans les mêmes pays, on aime les minces. Il y a certes des arguments pour appuyer cette thèse. Les sociétés modernes, c' est clair, n' aiment ni la graisse ni les gens trop gros. Au temps où les riches étaient gros, une rotondité raisonnable était assez bien considérée. On l' associait à la santé, à la prospérité, à la respectabilité paisible, mais aussi à la bêtise satisfaite. On disait d' un homme rond qu' il était « bien-portant », tandis que la maigreur ne suggérait guère que la maladie (la consommation), la méchanceté ou l' ambition effrénée. Shakespeare l' illustre dans *Jules César* :

« *Let me have men about me that are fat ;  
Sleek-headed men, and such as sleep o' nights.  
Yond Cassius has a lean and hungry look ;  
He thinks too much : such men are dangerous*<sup>11</sup>. »

Il existe en français un mot dont l' étymologie et le destin récent sont révélateurs : *embonpoint*. Ce substantif est apparu, semble-t-il, au XVI<sup>e</sup> siècle avec des connotations très positives de bonne santé. Le paradoxe veut que l' acception moderne du mot désigne le contraire de ce « bon état » initial : si l' on voulait aujourd' hui accorder le mot et la chose qu' il désigne, c' est sans doute *malenpoint* qu' il faudrait inventer.

Ces éléments confirment sans aucun doute que la perception sociale de la bonne corpulence a changé. Notre modèle dominant

---

10. M.E. Moore, A. Stunkard, L. Srole, « Obesity, Social Class, and Mental Illness », *Journal of the American Medical Association*, 1962, 181, p. 962-966.

11. *Julius Caesar*, acte I, scène II.

s' est éloigné de celui qui régnait au XIX<sup>e</sup> siècle, de ceux qui régnaient encore aujourd' hui dans certaines cultures et même dans certaines strates de nos propres sociétés. Mais cela ne signifie pas, comme on a parfois trop vite tendance à le dire, que nos ancêtres aimaient l' obésité, ou qu' ils ne faisaient pas de distinction entre l' embonpoint et l' obésité. On l' a vu, il y a aussi de la permanence, sans doute de l' universalité, dans le soupçon de transgression qui pèse sur le gros. Considérons simplement l' étymologie de certains des termes les plus courants pour décrire le corps adipeux : elle indique de fortes connotations négatives. Le latin *crassus*, qui signifie épais, grossier, a donné *grasso* en italien, *graisse* en français, mais aussi *crasse*, et *crass* en anglais. Cette proximité ne semble guère indiquer un penchant ancien en faveur de la graisse. Quant à *obèse*, il provient du participe passé (*obesus*) de *obedere*, qui signifie consommer, dévorer, mais a aussi le sens de saper, éroder.

Il faut donc, en somme, distinguer entre les *catégories* proprement dites (maigre, gras, obèse, etc.) et les *limites*, soit la mesure qu' une culture donnée leur assigne. Les critères, les mesures, les seuils varient fortement. Les catégories semblent relativement plus stables que le contenu qu' on leur attribue. Il fallait sans doute jadis être plus gros qu' aujourd' hui pour être jugé obèse et bien moins mince pour être considéré maigre<sup>12</sup>.

---

12. L' ensemble de cette contribution développe des thèmes présentés dans « La symbolique du gros », article paru dans la revue *Communication* n° 46, 1987, p. 255-278.

---

*Claude Fishler*